

LE CANADIEN

N^o. 25.

QUEBEC :

Mercredi, 6 Juillet 1836.

VOL. VI.

FRECHETTE & CIE.

Imprimeurs et Propriétaires,

N^o. 8, RUE LA MONTAGNE.



CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE CANADIEN se publie trois fois par semaine, le Lundi, le Mercredi et le Vendredi dans l'après-midi. Le prix de l'abonnement est de quatre piastres par année, outre les frais de poste. Ceux qui veulent discontinuer, sont obligés d'en donner avis un mois avant l'expiration du terme de l'abonnement qui est de six mois, et payer leurs arrérages, autrement ils seront censés continuer un autre semestre. Les lettres, paquets, argent, correspondances, &c. doivent être adressés, francs de port, à l'imprimerie, au Bureau du Journal, No 8 Rue Lamontagne, Basse-Ville.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous 3s. et pour chaque insertion subséquente 6 deniers courant.
Douze lignes et au-dessous 3s. et 8 deniers courant pour chaque insertion subséquente.
Au-dessus de douze lignes, 3 deniers par ligne, et un denier pour chaque insertion subséquente.
Les annonces non accompagnées d'ordres sont publiées jusqu'à ce qu'il soit donné ordre d'en discontinuer l'insertion. On traite de gré à gré pour les annonces fréquentes et d'une certaine étendue, ainsi que pour celles qui doivent être publiées pendant longtemps.

NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS!!!

POESIE.

LE PAYSAGE.

Que voir peindre me plait! quand sur la blanche toile,
Par degrés la pensée en couleur se dévoile,
Je songe au temps où Dieu voulut
Que le vide cessât, que l'homme vint au monde,
Quand il dit à la nuit profonde
Que le jour soit, et le jour fut!

Et surtout si le peintre est une jeune femme,
Elle chante, et ses airs semblent donner une âme
Aux pincesaux que tiennent ses doigts,
Et moi je pense encore à ce pouvoir céleste
Qui fit cet univers d'un geste
Au son des angéliques voix!

Je regardais un jour tracer un paysage :
A mes yeux la peinture est la terrestre image
De la création de Dieu :
Et ce n'était d'abord que le ciel bleu, limpide,
Sans nuages épars, sans ride,
Et sans un seul rayon de feu.

Rien qu'un rideau d'azur tombant à la surface
Tout près de nous, le peintre en a fait un espace
Vaste, élevé, profond, lointain,
En bornant le regard par des colines bleues,
Et l'on sent qu'il est plusieurs lieues
Jusqu'à l'horizon incertain.

Une épaisse forêt monte en amphithéâtre :
Ses arbres entassés et sa brume bleuâtre
Couvrent les coteaux effacés ;
Puis devant la forêt une verte prairie :
Puis sur cette terre fleurie
Quelques toits de chaume pressés.

La des arbres épars qui lancent leur feuillage,
Sur le ciel qui s'enfuit de nuage en nuage ;
Des troncs que le fer mutila,
Plus près de nous enfin des buissons, des épines,
Et l'on dit : Voyez ces collines!
S'il fallait marcher jusques là ?

Et j'avais dans le cœur une pensée austère,
C'est que l'homme en passant vit ainsi sur la terre ;
Enfant, c'est un ciel calme et pur :
Il n'a pas de nuage, il n'a pas de pensée,
Dont soit un instant offensée
La pureté de son azur.

Il grandit en goûtant de l'amertume humaine :
Son horizon s'étend et chaque jour amène
Une autre peine, un autre soin :
Puis viennent les tourmens de ses lentes études :
Puis l'amour, ses inquiétudes...
Le ciel calme est déjà bien lointain.

Puis, c'est l'ambition devant qui l'on s'abaisse ;
Puis d'autres passions, forêt brumeuse, épaisse,
Font fuir l'horizon embruné ;
Puis chaque jour mauvais en avant s'accumule :
Et le ciel pur toujours recule
Dans un lointain indéfini.

L'homme est ciel en naissant : c'est du ciel qu'il arrive ;
Il avance : en arrière il laisse en perspective
Cet azur qu'il souille de fiel,
Et dans cette existence au triste paysage,
Plus il va, plus il se croit sage,
Et plus il s'éloigne du ciel.

ERNEST FOUNET.

LITTERATURE.

L'ÉPIQUE.

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS PAR BARTHELEMY,
Avec le texte latin en regard; précédée d'une préface et accompagnée de notes du traducteur. — Livre 4^e.

M. Barthélemy poursuit avec une persévérance peu commune la tâche difficile qu'il s'est imposée. Le voilà arrivé au tiers de sa course, et il n'a pas cessé jusqu'ici de triompher des obstacles sans nombre, dont cette route est hérissée. Les admirateurs de M. Barthélemy, qui ont retrouvé tout son talent dans la traduction des trois premiers livres de l'Énéide, avaient pu craindre d'abord que le quatrième, dans lequel la description tient peu de place et qui est tout drame et passion, ne résistât plus que les autres parties du poème aux efforts du traducteur. Aujourd'hui, ces craintes doivent être dissipées : le nouvel interprète de Virgile n'a pas été moins habile pour exprimer les amours et le malheur de Didon, que pour peindre la dernière nuit de Troie ou les travaux d'Énée dans son long exil.

Il ne peut plus être question de comparer ses vers de M. Barthélemy aux nombreuses traductions de MM. Gasou, Duchemin, Beccouy, etc. Mais ce qui était plus difficile aux yeux de beaucoup de juges, M. Barthélemy s'est assuré, sur Delille même, une supériorité incontestable. Delille ne se sert pas d'assés près le texte latin ; il l'énerve et le délaie ; sa phrase est monotone et toujours un peu vide ; son style a des formes maigres et communes ; je ne sais quel vernis moderne coule de son pinceau regard et coquet sur les magnifiques tableaux créés par le grand poète romain. Quand on aime Virgile, quand on le sent, quand on l'admire comme un si beau génie mérité d'être admiré, il est impossible de ne pas souffrir à la lecture d'une traduction où s'abandonnent les infidélités de tout genre. Dans celle de M. Barthélemy, au contraire, on reconnaît toujours l'application qui préside à un travail sévère ; les sons ont été médités avec le plus grand soin ; les mots eux-mêmes ont été choisis avec précision et fermeté ; les ondules des hexamètres de Virgile ; la phrase française en se développant large et pure, représente toutes les poses, tous les mouvements de la phrase latine ; les mots eux-mêmes sont choisis de manière à reproduire jusqu'aux sons qui frappent l'oreille dans le texte original ; les formes sont neuves et antiques ; la voix du poète est fidèle et sonore ; presque nul part la gêne ne se fait sentir. Depuis qu'on traduit, et il y a longtemps, les traducteurs nous ont-ils accoutumés à trouver sous leur plume des vers aussi beaux que ceux-ci ?

Le Dieu vole, et bientôt, les niles étendues,
Il découvre la cime et les robustes flancs
D'Ayas, qui sur son front porte les cieux roulans ;
Une forêt de pins forme sa chevelure,
Sa tête, qui se perd dans une brume obscure,
Tremble au choc de la pluie et des vents orangeux ;
Son gigantesque dos porte un manteau neigeux ;
Et l'eau des frigidités, par sa bouche lancée,
Tombe en bonds écumeux de sa barbe glacée.

Quel grand style ! quelle netteté, quel éclat dans les images ! quelle riche harmonie imitative !
Voici un tableau où le traducteur avait à lutter contre des difficultés d'un autre genre et dans lequel il est encore parvenu à rester au niveau de son admirable modèle :

Les autels sont dressés : l'œil empreint de magie,
Le front échevelé, d'une tonante voix,
La prêtresse africaine invoque trois cent fois
L'Ébée, le Chaos, les dieux des noirs rivages,
Hécate au triple nom, Diane aux trois visages.
Elle feint de puiser dans l'Éverne infernal
L'onde qu'elle disperse autour du bois fatal ;
Elle fait dégoutter entre ses doigts livides
Un suc noir et laiteux de plantes homicide
Qu'on coupe au clair de lune avec faux d'airain ;

Elle y joint la tumeur, ce philtre souverain,
Qu'un coursier sur son front à sa naissance étale,
Et qu'une avide main dérobe à la cavale.
Didon, près des autels, les cheveux sur le sein,
Un pied nu, sans ceinture, et son offrande en main
Lève des yeux mourans vers la voûte céleste.

Ce morceau n'est pas exempt de taches. L'Éverne infernal est un pléonisme ; dès le moment qu'on nomme l'Éverne, l'Épithète d'infernal est inutile. Le fleuve infernal eût été préférable. Disperse n'est pas le mot propre ; ce verbe ne s'emploie qu'avec un nom collectif. On disperse une foule, une armée ; on verse, on répand l'onde. Les cheveux sur le sein n'est pas dans Virgile ; un pied nu et son offrande en main ne rendent que faiblement ces vers si poétiques et si harmonieux :

*Ipsa mola, manibusque pisce, altaris juxta,
Unam exuta pedem vincit, etc.*
Mais, malgré ces légers défauts, l'ensemble n'en est pas moins remarquable. Il est si difficile d'ailleurs de trouver dans notre langue vingt vers de suite qu'on puisse dire exempts de tout reproche !

Je finirai en transcrivant (car je ne puis me lasser de citer) des nombreux discours que Virgile a répandus dans cet admirable épique. Didon est abandonnée ; elle a perdu tout espoir de retener le Troyen. Sa douleur éclate :

Elle appelle Baccé, nourrice de la Sibylle,
Car la sienne, à Sidon, dans la tombe est couchée ;
Hâte-toi, lui dit-elle, avec calme et douceur ;
Va, ma bonne nourrice, amène-moi ma sœur ;
Qu'elle arrose son corps des larmes expiatoire ;
Avec l'offrande sainte et les victimes noires,
Qu'elle vienne à l'instant pour secourir mes vœux ;

Toi-même du bandeau pare tes blancs cheveux ;
Au dieu des sombres bords, il faut qu'un sacrifice,
Commencé dès la veille, aujourd'hui s'accomplisse.

Je veux, à mes douleurs, opposer ce moyen,
Et livrer au bûcher l'image du Troyen.
Elle dit, et, docile à remplir le message,
Baccé hâte ses pas appressés par l'âge.

Seule enfin, tout entière à son affreux transport,
Blême de la pâleur qui précède la mort,....
Elle médite et pleure, et, tombant sur sa couche,
Ces mots, ces derniers mots, s'échappent de sa bouche :

Souvenirs de bonheur, gages chers à mes yeux,
Tant que moi l'ont portés les destins et les dieux,
Prenez, prenez ma vie, une vie importune.
J'ai fourni ma carrière au gré de la fortune,
J'ai vécu d'est assez maintenant sans remords.
Mon âme avec orgueil descendra chez les morts ;
J'ai fondé de mes mains au moment où j'expire,
Une ville et des murs, berceau d'un grand empire.

Et j'emporte avec moi le souvenir bien doux
D'avoir puni mon frère en venant au monde époux.
Heureuse ! ah ! trop heureuse en mon triste exil !
Si jamais un Troyen n'eût touché ce rivage !

Il est curieux pour les amis des lettres de voir paraître de loin en loin, au milieu du déluge de productions médiocres et informes dont nous sommes inondés, quelques ouvrages tels que celui auquel M. Barthélemy consacre depuis plusieurs années ses veilles laborieuses et les ressources de son beau talent. Des vers comme ceux que je viens de transcrire dans cet article sont une éloquente protestation contre la littérature barbare qu'on fait naître, de nos jours, la préoccupation des esprits les plus distingués et le silence ou la complicité de la critique. Rien de moins rare aujourd'hui que les succès honteux, que les réputation de coterie. Telle n'est point la destinée promise à l'Énéide de M. Barthélemy : c'est un vrai service rendu à notre littérature, c'est un bon goût pour les jeunes étudiants ; c'est, en outre, pour beaucoup de gens du monde, une heureuse occasion et un moyen de lire ou de revoir, avec le vrai sentiment de sa beauté, un des plus admirables chefs-d'œuvre que l'antiquité nous ait transmis. Des travaux si consciencieux, un si noble emploi du talent, un succès si pur, si mérité, nous paraissent devoir appeler sur M. Barthélemy les encouragements dont l'autorité dispose et les plus hautes récompenses littéraires.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Respect éternel à cette noble ville, qui fut l'univers ; respect à ses ruines, à son feuve, à ses monuments, à sa poussière ! c'est toujours la ville par excellence ; Urbis, aujourd'hui comme autrefois, elle a mérité la triple couronne que l'on donne dans ses nouvelles grâces : le blason

catholique lui a donné la tiare emblème de trois existences sublimes, réunis dans le corps d'une seule cité, l'âge antique, l'âge moderne brillent encore sur elle, et d'un éclat sans rival. Rome est une médaille immense frappée aux coins de tous les consuls, de tous les empereurs, de tous les papes ; elle a pour cordon le mur Aurelien ; l'histoire, la philosophie, la politique, sont là vivantes sur cette terre morte, avec leurs éternelles leçons. Respect à ce vaste cimetière dont le silence retentit encore dans tout l'univers !

Après un drame de sérieuse émotion, l'esprit aime à se reporter sur les choses grises de la vie ; c'est même un besoin pour beaucoup de gens. A Rome le comique abonde, et c'est fort heureux, je crois. Il n'est pas de ville où le côté grave des choses soit plus voisin du côté bouffon : si cela n'était pas ainsi, on y serait assiégré de cette mélancolie, qui n'est pas la fièvre de Montaigne, mais la mélancolie qui serre le cœur. Un jour je m'en revenais du camp prétorien, vaste ruine, perdue dans les vignes et les bruyères, et si bien perdue, que je ne pus la trouver. D'une petite éminence, vers la porte Colline, je me trouvai que je voyais le champ funéraire des Vestales, ensuite, un paysan lettré me prouva que je voyais le tombeau des Horaces, et me donna vingt-deux sous. J'avais cru, dans cette course, beaucoup de désappointemens ; je n'en étais pas fâché. Le ciel était gris, la lumière romaine éteinte ; la chaîne du mont Soracte bordait la mélancolique horizon, comme d'un vaste crêpe de deuil ; la campagne se déroulait, avec sa monotone le robe, jusqu'à la tour de Cecilia Metella, se hérissant par intervalles de ses aqueducs brisés, de ses cirques en ruines, de tous ses monuments dévastés qui n'ont plus de forme, plus d'ombre, plus de nom, toujours marchant au hasard, pour voir des débris mystérieux, des voûtes écroulées, des colonnes enfouies, toutes ces pages d'histoire pétrifiées, qui pour moi ont plus de sens, de vie, d'éloquence que les pages de Tacite ou de Cicéron, j'arrivai au cirque d'Antonin. J'aperçus à quelques pas de là deux paysans qui creusaient la terre, et trois hommes que je supposai Anglais, parce qu'ils avaient des gants glacés et un habit noir ; les Anglais sont les seuls voyageurs qui visitent les ruines, en costume de bal. Avec mon indécision de Français, j'eus la fantaisie de me mêler à ce groupe ; j'étais bien aise, d'ailleurs, de trouver des créatures vivantes dans cette solitude, où tout me parlait de la mort. Je saluai les Anglais, qui ne me rendirent pas mon salut, parce qu'ils étaient absorbés par de graves méditations sur la grandeur et la décadence de l'empire romain. Les deux paysans qui fouillaient la terre parurent contrariés de ma venue ; je n'y fis pas attention. Ils travaillaient avec lenteur, et ils tassaient chaque boussole de poussière, pour en extraire des parcelles de reliques. Les Anglais laissaient tomber de leurs lèvres des mots qui avaient une peine infinie à se faire italiens, des mots d'encouragement aux travailleurs. Je compris que j'avais devant moi des savans occupés d'une fouille, et je m'assis sur l'herbe pour suivre les progrès de cette poétique exploitation. La fouille fut heureuse ; je fus ému, en voyant sortir du sein de la terre qui les couvrait depuis vingt siècles, deux amphores brisées, un dieu pénate en terre cuite, un trépied de fer, rouge d'une précieuse rouille, un casque bosselé, et l'avant-bas d'une statue d'enfant. A chaque trouvaille, les savans anglais laissaient éclater une joie grave et méthodique ; ils faisaient des dissertations sur la merveille exhumée, et prenaient exactement note sur leur album, du jour, de l'heure, du moment où leur zèle éclairé avait rendu au soleil ces saintes reliques du peuple-roi.

Nous accompagnâmes processionnellement ces antiquités jusqu'au calesino ; je pris une part de ce précieux fardeau ; je portai le dieu pénate et je le baisai avec dévotion ; nous déposâmes le tout sur une couche de foin dans un caisson de la voiture, et ce fut avec une vive douleur, qu'au départ du calesino, je me séparai de ces trésors que je ne devais plus revoir. Quel beau privilège de l'opulence ! disais-je en chemin sur la voie Appienne ; voilà de l'or bien employé ; avec cinq quintées, ces heureux savans, qui sont riches contre l'usage des savans, ont acquis un petit musée dont ils sont les parrains et qu'ils montreront orgueilleusement à leurs compatriotes, à leurs amis, à leurs neveux. Cinq quintées ! le dieu pénate en terre cuite, vaut, seul, son pesant d'or ! C'est le cas d'appliquer à celui-ci, ce que le berger de Virgile disait au sien : Aureus esto.

Le même soir je conversai avec un prêtre romain dans le magasin de M. Vescoyagi, le plus célèbre antiquaire de la place d'Espagne. Le magasin de M. Vescoyagi, est un véritable musée, un musée papal ; il est peuplé de statues d'un prix fabuleux ; c'est toute la mythologie en marbre. Les amateurs d'antiquités viennent s'approvisionner là ; M. Vescoyagi n'est jamais au dépourvu, il a une collection complète de Jupiter avec le modius, sans le modius, avec l'ombelle, avec la foudre, avec l'aigle ; saisis, debout, étator, tonnant, soucieux, souriant, olympiques, oratoires, nourris par la chèvre Amalthee, ou buvant le nectar. Il a des Vénus nudissimes ou

non ; des Vénus à la coquille, à la tortue, au dauphin ; des Apollons vainqueurs de Python ou de Venus ; des Bacchus grecs et indiens ; un sérail de déesses ; un collège de Cupidons. La mythologie a fait Vescoyagi millionnaire ; c'est le premier savant qu'elle ait enrichi. Je causai donc chez lui avec un prêtre romain ; chez Vescoyagi on ne parle qu'antiquités, toute autre conversation ne serait pas reçue et offenserait la majesté de ses dieux.

Vous avez donc assisté à une fouille, me disait le prêtre.—Oui, Monsieur, aujourd'hui.—Au forum ?—Non, près le cirque de Caracalla.—Ah ! il paraît que M. de Torlonia fait travailler sur ses terres ?—Du tout, ce sont des Anglais qui payaient les travailleurs, et qui ont emporté les trésors.—Des Anglais ! et qu'ont-ils trouvé ?
Je fis alors l'inventaire de la fouille. Le prêtre m'écouta, le sourire à la bouche, et me dit :
A-t-on fouillé profondément ?—Quatre ou cinq pieds de profondeur des trésors qui doivent en avoir cinquante par-dessus la tête, dans cette localité, c'est un miracle comme le Saint-Evangile n'en a pas. Mon cher Monsieur, je connais vos trésors, votre Dieu pénate, votre casque, votre bras d'enfant ; je les ai vus dimanche dernier chez un de mes amis qui a une manufacture d'antiquités.—Possible, M. l'abbé !—Très possible ; je puis vous montrer un atelier clandestin de sculpture, où les ouvriers ne font que des bras caprés au coude, des têtes de dieux, des gorzes de déesses, des pieds de satyres, des torses qui n'ont appartenu à personne, des groupes d'Apollons sans bras, embrassant des Venus sans tête, des Cupidons armés dont il ne reste que l'arc. On a inventé une liqueur dont une seule goutte versée donne soudainement au marbre une honorable vieillesse de mille ans. Il y a ça et là, dans la campagne, au voisinage des ruines, de flux cheviens qui mènent paître des brebis maigres, et qui attendent les étrangers ; les conducteurs de calesino leur parlent des fouilles merveilleuses qu'on fait chaque jour en creusant quelques pieds sous terre. Les Anglais sont les éternelles victimes de ces mystifications ; ils offrent de l'argent aux Tygres couchés sous des hêtres touffus, pour les engager à faire une fouille ; les Tygres, qui sont apostés par l'entreprise générale des ruines neuves, savent toujours où il faut pocher. Ils feignent d'abord de s'épuiser en tentatives infructueuses ; ils se fondent en sueur, ce qui est fort aisé dans ce climat, ils arrivent même jusqu'à se désespérer ; enfin ils découvrent le précieux fion, et les étrangers pleurent de joie et donnent de l'or. L'Angleterre est pleine d'antiquités qui sont vieilles de six mois. Les amateurs de numismatique ne sortent jamais aussi de Rome, les mains vides ; aujourd'hui, encore, on bat monnaie à l'effigie de César, d'Antoine, de Titus, d'Héliogabale, de tous les Antonins ; c'est de la fausse monnaie qui n'est pas punie de mort. Dernièrement un illustre Allemand se désolait de ne pouvoir trouver un Othon grand bronze ; il mettait son bonheur dans cette médaille, son existence était empoisonnée par l'espérance de cet Othon ; on lui en offrait de petit bronze par douzaines ; c'était le grand qu'il poursuivait depuis vingt ans. Il avait fait le voyage de Constantinople, tout express, pour découvrir ce précieux trésor ; il y avait trouvé tous les empereurs du haut et du bas empire, tous, excepté Othon.

Un fabricant de médailles qui dîne chez Lepri, avait entendu les lamentations de ce malheureux Germain ; il fit un Othon grand bronze, admirable de vérité, pais il le lima, il le tenaila, il le corroda, il le forga de vieillir à vue d'œil ; on aurait dit que tous les chevaux de Théodoric avaient piétiné sur cette médaille. Le fabricant lui-même travaillait d'une telle verve qu'il ne reconnaissait plus son jeune Othon. A la première entrevue, chez Lepri, l'Allemand recommanda de gemir sur l'introuvable empereur monnayé. Le fabricant l'amena peu à peu à ses fins ; il lui mit entre les mains une boîte renfermant une centaine de médailles. L'Othon grand bronze s'y entremêla. De pied en pîde, le savant Germain tomba sur l'objet de sa passion. Achille à Scyros ne bondit pas plus haut en trouvant des armes sous les colifichets du gynécée. Le voilà ! s'écria-t-il en allemand, et il fut suffoqué de bonheur. Alors ce fut un assaut d'amour numismatique entre le fabricant et le Germain. Le fabricant disait qu'il tenait plus à son Othon qu'à la vie, le Germain mettait sa vie et sa fortune aux pieds du fabricant. Enfin, de même qu'Antiochus céda sa chère Stratonice à son fils agonisant d'amour, le philanthropique fabricant, ému aux larmes, céda l'Othon grand bronze en échange de deux mille écus romains.

Je quittai le prêtre romain, et je ne pus m'empêcher de sourire en jetant un coup d'œil sur Polympe de M. Vescoyagi. Tous ces dieux ne m'inspiraient plus aucun respect ; c'étaient de véritables dieux foux ; il semblait même qu'ils me regardaient d'un air benin, comme pour s'exercer d'avant un instant abusé de ma candeur. En reprenant le chemin de mon hôtel, je me demandai si les Romains n'ont pas été

châti sur toutes ses faces, et j'égrainai de l'ongle ses murs de briques, ses colonnes de marbre, pour bien m'assurer que le monument remontait au siècle d'Agrippa. Oh ! non, non, me dis-je à moi-même, voilà bien l'œuvre de Rome puissante ! Le ridicule expire devant ce portique impérial, devant cette majesté des siècles et des beaux-arts. L'Italien fait une médaille, le Romain a fait le Panthéon. ***

— Il y a trois ans il n'y avait que 13 manufactures de sucre de betteraves à Valenciennes, on y en compte à présent 64. Dans ce court espace de temps le prix du terrain a plus que doublé ce qu'on vendait 500 fr., se vend à présent 1,200 fr. De 105 livres de betteraves on tire 6 livres de sucre et 5 livres de mélasse, dont on peut faire un sucre de seconde qualité, le résidu suffit à la nourriture journalière de trois moutons.

— Le mois prochain verra paraître un ouvrage d'une grande importance pour les amis des arts, des lettres et de la religion, le Paradis perdu de Milton représenté en tableaux par notre illustre statuaire et peintre M. Flatters, avec une traduction nouvelle par M. Jules Bastide, revue par M. l'abbé de La Mennais, et avec une introduction de ce célèbre écrivain.

Immédiatement après cette importante publication, M. Flatters se propose d'en faire une toute pareille pour la Messaie de Klopstock. Il s'est associé pour cette nouvelle et vaste entreprise un écrivain français qui, dans une chaire célèbre et dans plusieurs de nos principaux recueils littéraires, a contribué beaucoup à faire connaître et apprécier parmi nous les beautés et les richesses de la littérature et de la philosophie allemande et qui a prouvé dans plus d'une occasion que la muse sacrée de Nazareth et du Calvaire, n'était pas moins sympathique à son Amé que celle de Sion et d'Oreb.

— La Maison rustique du dix-neuvième siècle, qui a déjà reçu des sociétés d'agriculture et d'horticulture de Paris et des départemens tant de témoignages d'estime, vient de recevoir l'approbation de l'académie des sciences.

— M. le général Pelet a fait une révélation intéressante à la société royale de géographie, dans sa séance générale tenue à l'Hôtel-de-Ville, c'est que six officiers d'état-major explorent en ce moment la Turquie, la Syrie et l'Egypte, par ordre du ministre de la guerre, avec la mission d'y recueillir tous les documens, toutes les observations qui peuvent servir aux sciences géographiques et historiques.

— On écrit de Rome :
« On sait que la famille de Lucien Bonaparte habite depuis long-temps à Canino, dont Lucien est le propriétaire et dont il porte le titre de prince. Deux de ses fils, emportés par la fougue de la jeunesse, se prirent dernièrement de querelle avec la garde-champêtre, qu'ils tuèrent. Le gouvernement de Rome envoya de suite un détachement de carabiniers sur les lieux pour les arrêter. Mais les deux princes s'avisèrent de résister à la force armée ; d'autres jeunes gens du pays s'unirent à eux, le lieutenant qui commandait le détachement et qui intima aux princes de se rendre, reçut de l'un d'eux un coup de pistolet qui l'étenit mort. La lutte alors devint générale ; plusieurs personnes furent blessées, et on eut surtout un sous-officier et deux carabiniers qui l'ont été d'une manière grave ; enfin, la force armée a eu le dessus. Un des princes parvint à se sauver ; l'autre fut arrêté, mis dans une voiture et envoyé à l'instant sous escorte à Rome, où il arriva le 5, peu de temps après que la nouvelle de l'événement était parvenue au gouvernement ainsi qu'au fils aîné de Lucien, prince de Musignano, qui vit tranquillement à Rome, toujours occupé de ses études d'histoire naturelle. On dit que le lieutenant qui a été tué est parent d'un prélat. »

DES DERNIERS JOURNAUX D'EUROPE.

— On mande de Londres que le prince d'Orange et ses fils sont loin de rencontrer dans le public, et surtout parmi les membres influens du parti whig et du gouvernement anglais, l'accueil qui leur est fait à la cour de Saint-James. Notre correspondant ajoute que la reine est maintenant en état de se convaincre que si le projet de mariage entre un de ses fils et la princesse Victoria, héritière du royaume-uni, a été, comme on le prétend, le but de son voyage, un tel projet n'a pas la moindre chance de succès. La mère de la princesse fera tout son possible pour diriger le choix de sa fille sur l'un des princes de la maison de Saxe-Cobourg, dont elle est elle-même issue.

— On lit dans le Courrier Français :
« La partie du programme des fêtes de juillet qui concerne la journée du 25 est, assure-t-on, arrêtée. Il y aura une grande revue de troupes et de la garde nationale comme d'habitude ; mais

EXTRAITS DIVERS, DES JOURNAUX FRANÇAIS.

— Il y a trois ans il n'y avait que 13 manufactures de sucre de betteraves à Valenciennes, on y en compte à présent 64. Dans ce court espace de temps le prix du terrain a plus que doublé ce qu'on vendait 500 fr., se vend à présent 1,200 fr. De 105 livres de betteraves on tire 6 livres de sucre et 5 livres de mélasse, dont on peut faire un sucre de seconde qualité, le résidu suffit à la nourriture journalière de trois moutons.

— Le mois prochain verra paraître un ouvrage d'une grande importance pour les amis des arts, des lettres et de la religion, le Paradis perdu de Milton représenté en tableaux par notre illustre statuaire et peintre M. Flatters, avec une traduction nouvelle par M. Jules Bastide, revue par M. l'abbé de La Mennais, et avec une introduction de ce célèbre écrivain.

Immédiatement après cette importante publication, M. Flatters se propose d'en faire une toute pareille pour la Messaie de Klopstock. Il s'est associé pour cette nouvelle et vaste entreprise un écrivain français qui, dans une chaire célèbre et dans plusieurs de nos principaux recueils littéraires, a contribué beaucoup à faire connaître et apprécier parmi nous les beautés et les richesses de la littérature et de la philosophie allemande et qui a prouvé dans plus d'une occasion que la muse sacrée de Nazareth et du Calvaire, n'était pas moins sympathique à son Amé que celle de Sion et d'Oreb.

— La Maison rustique du dix-neuvième siècle, qui a déjà reçu des sociétés d'agriculture et d'horticulture de Paris et des départemens tant de témoignages d'estime, vient de recevoir l'approbation de l'académie des sciences.

— M. le général Pelet a fait une révélation intéressante à la société royale de géographie, dans sa séance générale tenue à l'Hôtel-de-Ville, c'est que six officiers d'état-major explorent en ce moment la Turquie, la Syrie et l'Egypte, par ordre du ministre de la guerre, avec la mission d'y recueillir tous les documens, toutes les observations qui peuvent servir aux sciences géographiques et historiques.

— On écrit de Rome :
« On sait que la famille de Lucien Bonaparte habite depuis long-temps à Canino, dont Lucien est le propriétaire et dont il porte le titre de prince. Deux de ses fils, emportés par la fougue de la jeunesse, se prirent dernièrement de querelle avec la garde-champêtre, qu'ils tuèrent. Le gouvernement de Rome envoya de suite un détachement de carabiniers sur les lieux pour les arrêter. Mais les deux princes s'avisèrent de résister à la force armée ; d'autres jeunes gens du pays s'unirent à eux, le lieutenant qui commandait le détachement et qui intima aux princes de se rendre, reçut de l'un d'eux un coup de pistolet qui l'étenit mort. La lutte alors devint générale ; plusieurs personnes furent blessées, et on eut surtout un sous-officier et deux carabiniers qui l'ont été d'une manière grave ; enfin, la force armée a eu le dessus. Un des princes parvint à se sauver ; l'autre fut arrêté, mis dans une voiture et envoyé à l'instant sous escorte à Rome, où il arriva le 5, peu de temps après que la nouvelle de l'événement était parvenue au gouvernement ainsi qu'au fils aîné de Lucien, prince de Musignano, qui vit tranquillement à Rome, toujours occupé de ses études d'histoire naturelle. On dit que le lieutenant qui a été tué est parent d'un prélat. »

ANGLETERRE.

— On mande de Londres que le prince d'Orange et ses fils sont loin de rencontrer dans le public, et surtout parmi les membres influens du parti whig et du gouvernement anglais, l'accueil qui leur est fait à la cour de Saint-James. Notre correspondant ajoute que la reine est maintenant en état de se convaincre que si le projet de mariage entre un de ses fils et la princesse Victoria, héritière du royaume-uni, a été, comme on le prétend, le but de son voyage, un tel projet n'a pas la moindre chance de succès. La mère de la princesse fera tout son possible pour diriger le choix de sa fille sur l'un des princes de la maison de Saxe-Cobourg, dont elle est elle-même issue.

— On lit dans le Courrier Français :
« La partie du programme des fêtes de juillet qui concerne la journée du 25 est, assure-t-on, arrêtée. Il y aura une grande revue de troupes et de la garde nationale comme d'habitude ; mais

se fera depuis les Tuileries, en traversant le jardin jusqu'à Neuilly tout le long de la grande avenue. Le roi parcourra le front de chaque ligne, puis il viendra se placer sous l'Arc-de-Triomphe qui sera à cet instant inauguré. Les troupes et la garde nationale défileront ensuite sous l'arc même.

— Le Moniteur du 24 mai promulgue la loi que les deux chambres viennent de voter, par laquelle les loteries de toute espèce sont prohibées. — Nous croyons savoir de très bonne source que M. Thiers se propose de faire incessamment un second voyage en Angleterre. Prévoyant le moment où sa sortie du ministère sera devenue une nécessité avec laquelle il ne sera plus permis de transiger, M. Thiers a obtenu de Louis-Philippe la promesse formelle que l'ambassade de Londres serait réservée à sa fidélité; et c'est pour étudier le terrain avec avantage, et nouer plus intimement des rapports avec l'aristocratie britannique, qu'il va franchir le détroit, tandis qu'il est encore dignifié par la qualité de ministre des affaires étrangères. Au château on attribue cette combinaison à M. de Talleyrand, qui, considérant Londres comme le centre où doivent longuement encore se débattre diplomatiquement les grands intérêts de l'Europe, attache un grand prix à ce que la France y soit représentée par son élève favori, le continuateur le plus sage de son machiavélisme. On va même jusqu'à assurer tout bas que la nomination de M. Thiers à l'ambassade de Londres donnera à la royauté de juillet l'occasion de s'affranchir de l'une des entraves les plus lourdes que lui ait imposées la révolution de juillet. M. Thiers sera créé duc, ainsi que le fut M. Decazes dans une occasion semblable.

— Le général Bugeaud est parti le 23, à six heures du soir, pour se rendre à Marseille, où il trouvera un bâtiment à vapeur qui doit le conduire à l'embouchure de la Tafna; il doit prendre le commandement des 33e et 24e régiments d'infanterie de ligne, qui ont été embarqués pour la même destination.

— Le ministère combatera bien mollement les réductions proposées sur les dépenses de la colonie d'Alger. Les réquisitions du gouvernement sont trop avérées pour la conservation de nos possessions d'Afrique, et l'échec essayé par nos troupes à la Tafna n'est pas fait pour changer l'avis de M. Passy, de quelques-uns de ses collègues, et enfin de la commission. Il y a d'ailleurs une autre raison qui pousse à ces misérables économies: M. le maréchal Clausewitz n'est pas l'ami de M. Thiers, ni de plusieurs des hommes actuellement au pouvoir, et, comme le dit aujourd'hui avec beaucoup de raison un journal, on voudrait perdre le maréchal Clausewitz par Alger, et Alger par le maréchal Clausewitz. Ces intrigues sont déjà à moitié déjouées, quand elles sont connues.

Ce qui sera le plus curieux, c'est l'étonnement dont l'armée sera saisie, quand, au lieu du maréchal Clausewitz qu'elle attend avec impatience pour le suivre dans de nouveaux et glorieux dangers, elle verra arriver, qui? le général Bugeaud! L'envoi de ce militaire en Afrique ne prouve-t-il pas suffisamment qu'on se soucie peu d'abattre l'orgueil des Kababes, et d'étendre en Afrique la domination française?

— Une nouvelle expédition a quitté le port de Cherbourg pour aller à la recherche de Lilloise. Le gouvernement n'a rien négligé pour assurer le succès. Tout ce que l'expérience peut suggérer d'utile et de nécessaire dans une expédition de cette importance a été réuni à bord de la corvette La Recherche.

ESPAÑE.

Nouveau Ministère.—On lit dans le Supplément de La Paix, du 21 mai: On nous communique, par une dépêche spéciale, l'organisation du ministère Isturitz: MM. Isturitz, ministre des affaires étrangères, président du conseil, vice président de la chambre des députés et ministre de l'intérieur; Général Soane, ministre de la guerre; Accala Galiano, ministre de la marine; Acquirre Solarte, ministre des finances; La nomination du ministre de la justice n'est pas définitivement connue. MM. Bilbao et Cortaza ont été désignés. Le dernier est plus probable.

Le nouveau cabinet réunira les meilleurs éléments constitutionnels et des hommes d'un talent et d'un caractère éprouvés. — On a fait courir hier les bruits les plus sinistres sur l'état de la capitale de l'Espagne. On s'était, dit-on, battu dans les rues; deux procureurs avaient été forcés de rendre le pouvoir à M. Mendizabal. Aujourd'hui on est sans nouvelles de Madrid; mais ces bruits ne se sont pas confirmés. Un journal prétend que deux agents, MM. Durand et Lemercier, connus par les services qu'ils ont rendus à la restauration, vont être envoyés auprès du gouvernement espagnol, et que le général Harispe a reçu ordre de se tenir prêt à entrer en Espagne.

Nous ne pensons pas que ces bruits soient fondés. On disait aussi que le général Mina avait menacé de marcher sur Madrid. Il est impossible qu'on ait pu recevoir ces nouvelles, en supposant qu'elles fussent vraies. Opinion des journaux Anglais sur la retraite de M. Mendizabal.

Cet événement, dit le Standard, peut être considéré comme le coup le plus fatal qui ait été porté au gouvernement de Christine. Le crédit de l'Espagne à Londres était étroitement associé avec le nom de M. Mendizabal. Ce nom, pour nos capitalistes, était un motif de confiance, un gage de sécurité. A présent que l'Espagne ne peut plus le mettre en avant, il est fort douteux que l'on consente à prêter de nouveaux fonds à ce pays. Il en a besoin cependant, tant pour satisfaire au service intérieur que pour soutenir la guerre. Nous ne savons trop comment le gouvernement pourra se tirer d'une position si embarrassante.

Le Courier est également d'avis que l'éloignement de M. Mendizabal accroît singulièrement les embarras de l'Espagne. Le Standard exprime encore la même pensée avec plus de force. La presse, comme on le voit, est d'accord avec la bourse pour attacher des idées de défiance et de crainte à l'événement ministériel de Madrid.

Nouvelles de Lisbonne. A peine formé, le nouveau cabinet portugais est menacé à son tour d'une dissolution prochaine. La sympathie publique refuse d'aller à lui, les cortès lui présentent une opposition contre laquelle il se briserait nécessairement. Aussi les dernières lettres de Portugal annoncent-elles qu'une nouvelle combinaison ministé-

rielle se prépare. Dans celle-ci on fait entrer le comte de Lavradio, le duc de Palmella et le baron de Lagos. Ce dernier aura, dit-on, le département des finances. C'est un homme habile ou qui du moins possède une certaine réputation d'habileté.

Le duc de Terceira ne sera pas fâché, à ce qu'on assure, d'échanger son poste actuel contre les fonctions de chef d'état-major du prince Ferdinand, lequel vient d'être nommé, par dona Maria, commandant en chef des armées, nonobstant l'opposition des cortès qu'elle n'a pu vaincre et qu'elle prend le parti de dédaigner.

Pologne.

La Gazette d'Augbourg dit, en date des frontières de Pologne, 5 mai: Des lettres anonymes ont été trouvées dans les rues de Cracovie; elle contiennent des menaces de violence contre les membres de l'état, et annoncent des projets d'incendie contre la ville, si le détachement de troupes autrichiennes qui s'y trouve encore ne l'évacue immédiatement. La police a fait rechercher les auteurs de ces écrits, mais on n'a pu jusqu'à présent les découvrir.

— De plus de trois cents Polonais arrivés de Cracovie à Trieste, cent vingt seulement ont dû être enrôlés pour la France dans les premiers jours de ce mois; tous les autres vont être transportés en Amérique aux frais du gouvernement autrichien.

TURQUIE.

Situation critique du cabinet turc.—De la Frontière de Bosnie, 26 avril.—La situation s'aggrave de jour en jour, surtout depuis trois semaines. Le sultan Mahmoud semble être sous le coup de la fatalité. A peine a-t-il tenté une réforme, soit intérieure soit extérieure, que de nouvelles entraves surgissent pour menacer la tranquillité de l'empire. L'heureuse issue des négociations relatives à l'évacuation de Silistrie commençait à faire naître une vive satisfaction. Tout à coup des rapports désastreux de Sarajevo, du 21, annoncent que le pays est en armes et que la plus révoltante cruauté y est à l'ordre du jour. Une vaste conspiration, dont les ramifications s'étendaient à Montenegro, a été découverte. Les événements de Livno n'étaient que le prélude des scènes violentes qui éclatent de toutes parts. Les capitaines résistent presque tous à exécuter les ordres des visirs, et Remel Valless, qui paraissait, en concentrant ses forces à Larissa, vouloir attaquer les Kiephes grecs, se tient aujourd'hui sur la défensive, attendant des renforts. Il est heureux que, dans ces circonstances, la Serbie ne laisse parvenir en Bosnie aucune manifestation de guerre.—(Gazette de Leipzig)

Les propriétaires de ce journal ont l'honneur de prévenir leurs abonnés des deux côtés du fleuve au-dessus de cette ville, que l'un d'eux passera chez eux dans le cours de juillet pour retirer le montant de leurs abonnements. Ceux qui sont priés de laisser chez eux des ordres propres à permettre le règlement de leurs comptes avec

FRÉCHETTE & Cie.

QUEBEC: MERCREDI 6 JUILLET 1836.

Suivant notre promesse nous allons faire quelques observations sur la 3e résolution adoptée par la convention des Constitutionnalistes qui s'est assemblée à Montréal. Les délégués les plus outrés de ce parti s'y sont trouvés en majorité, le plupart de ceux de Québec ne s'y étant point rendus. Si la convention y eût été au complet il est douteux si cette résolution eût été passée. Cependant plusieurs des feuilles toriées semblent condamner cette démarche parce que disent-elles Lord Gosford a agi avec franchise et honnêteté, quoiqu'il n'ait pas déployé le talent et l'énergie de sir F. Head. Nous admettons la première partie de leur assertion et nous tâcherons de prouver que la dernière partie est erronée et qu'elle n'a été avancée que pour flâner de l'encens au pied de leur idole du Haut-Canada et manifester leur dépit contre un homme dont la conduite et les principes ne sont pas ébranlés par leurs menaces ni leurs criailleries. Les constitutionnalistes se trompent cruellement s'ils croient intimider Lord Gosford; ils devraient se rappeler qu'il a triomphé dans la chambre des communes des attaques des Tories et qu'il a su dans un pays qui présentait naguères les mêmes éléments de discorde que ceux qu'il y a ici, rendre justice à tout le monde, et forcé l'oligarchie à rentrer dans le sentier du devoir et à abandonner ces prétentions dominatrices qui ont fait le malheur de l'Irlande pendant plusieurs siècles, et qui sont la cause des dissensions qui agitent cette province. Quelques années d'administration de Lord Gosford nous démontreraient que le génie et la fermeté ne sont pas les longues déclarations et la pétulance qui distinguent l'administration de sir Francis Head. Ce vain bruit passe et souvent il n'en reste que le souvenir. Les actes les plus sages et les plus durables se font dans le silence et sont marqués du sceau de la modération. Lord Gosford paraît avoir pris ce principe pour base de son administration; il a commencé par renouer tous les liens imperceptibles, mais qui sont pourtant les plus forts et les plus nécessaires à l'établissement d'une liberté solide et équitable pour toutes les classes de la société. Ce n'est pas par des secousses qui ébranlent tout l'édifice social que l'on peut le faire sortir de l'état de ruine où il était, et lui faire reprendre l'équilibre; il pourrait s'écrouler, mais il faut commencer par rétablir ses fondations, et cette œuvre, c'est celle à laquelle s'occupe Lord Gosford. Et c'est là suivant nous une preuve de son talent et de sa pénétration. Depuis long temps la population canadienne du pays se trouvait isolée de son gouvernement, et la rupture qui les séparait s'aggravait de jour en jour. Le gouver-

nement n'avait aucune sympathie pour elle et elle ne sentait l'existence du premier que par le choc qu'elle éprouvait lorsque le cours des affaires la rapprochait de lui. Presque tous les officiers publics étaient des hommes hostiles aux Canadiens, et lorsque le pauvre peuple avait affaire à eux, la plupart les traitaient avec mépris. Combien en a-t-on vu d'exemples dans les bureaux publics. Cette population avait des lois qu'elle connaissait et chérissait; ces officiers employaient tous les moyens pour les mutiler, leur en substituer d'autres; ils répudiaient sa langue et jusque dans les cours de justice, ils l'obligeaient de comprendre une assignation, un writ dans une langue qu'elle ne comprenait pas. Lord Gosford qui avait vu peut-être le même spectacle dans son pays a rassuré ce peuple en disant que rien ne serait changé dans son système social. Comme chef de gouvernement il s'est rapproché du peuple, il a dit que le gouvernement avait des sympathies pour lui; et il lui en a donné des preuves en nommant aux offices publics des hommes en qui ce peuple a confiance. Voilà des actes de sagesse et de justice et qui consolident l'édifice social. Il n'a pas tout fait ce que le peuple désirait; mais ce qu'il n'a pas fait ne dépendait pas de lui, mais du ministère anglais. Quel aurait été le résultat si Lord Gosford eût adopté la marche de sir F. Head?—Une guerre ouverte entre la chambre et le peuple d'une part et le gouvernement de l'autre. La rupture loin de se former serait devenue plus grande et plus dangereuse pour la paix de la province. Et personne ne peut nier cette conséquence. Lorsqu'il y a rupture entre le Gouvernement et le peuple, la violence, la force physique même de la part du premier peut instruire un instant les cris du peuple, mais la réaction qui suit n'en est que plus terrible. C'est ainsi que lord Stanley a voulu gouverner en Irlande. Qu'en est-il résulté? L'Irlande s'est relevée plus forte que jamais et a forcé le gouvernement anglais, le projet du rappel de l'union à la main, à lui rendre justice. Il en sera de même pour sir Francis Head, très certainement. Mais Lord Gosford marchant en homme juste et clairvoyant n'a pas de réaction à craindre, et plus il avancera et plus son gouvernement sera stable et fort. C'est le résultat nécessaire de sa conduite. Il doit être bien entendu que nous faisons abstraction des actes du ministère anglais dont il n'est pas responsable et qu'on ne peut en justice lui attribuer. Ainsi il est donc évident que Lord Gosford a suivi la meilleure marche pour réussir dans sa mission et que les assertions des feuilles toriées se trouvent dénuées de fondement. La chose a paru en effet si claire à la convention de Montréal qu'elle n'a rien allégué contre ce gouverneur et qu'elle n'a demandé son rappel simplement, parce qu'il ne laisse pas ce parti tyranniser la province comme il l'a fait jusqu'à présent; et on le sent bien, ce n'était pas là une raison à montrer au ministre et aux yeux de tout le monde. Elle a préféré garder le silence sur les motifs de sa demande. Le Mercury ayant plus de franchise que ses confrères et prévoyant le résultat d'une enquête sur la conduite de Lord Gosford dit tout simplement que les agents constitutionnalistes à Londres feront de cette question ce qu'ils jugeront à propos, ou au moins ils donneront cela à entendre.

Jusqu'à quand le sort de cette province dépendra-t-il de la volonté d'un parti dont la haine contre les Canadiens ne peut mieux se peindre que par ces mots: nous aimons mieux retirer notre allégeance que de nous soumettre à une majorité française. Nous qu'ils essayent de donner depuis 50 ans, nous ne poussons pas si loin notre haine. D'ailleurs si nous sommes d'origine française presque toute la population canadienne la tire en même temps d'une race qui est aujourd'hui le plus noble sang de l'Angleterre, la race normande. Et nous espérons que nos concitoyens d'origine britannique ne veulent point nous faire payer les traitements, trop durs certainement, que nos ancêtres conquérants ont fait éprouver aux leurs. Après des siècles, la destinée nous a rasméblés encore, ne nous haissons pas. Nous pouvons dire au nom de notre patrie, que les principes qui nous guident sont liberté et protection pour tous, et que nous soutenons toujours le gouvernement qui les aura. C'est pourquoi nous défendons aujourd'hui lord Gosford quoiqu'il ne soit pas de notre origine, parce qu'il dit et paraît vouloir liberté et protection pour tous les sujets de Sa Majesté indistinctement.

COMTE DE ST. MAURICE.

Nous apprenons que depuis le décès de M. Bureau représentant le comté de St. Maurice, M. Guillet son collègue a résigné son siège et qu'une nouvelle élection doit prochainement avoir lieu dans ce comté en remplacement de ces deux membres.—L'on dit que les messieurs suivants doivent se porter candidats, savoir: M. Judah, avocat, et M. Pierre Joseph Bureau, arpenteur des Trois-Rivières.—Le Docteur Mailhot de la Pointe du Lac.—M. Désaulnier et Charles Caron, Cultivateur d'Yamachiche.—et M. Louis Baribeau de la Rivière du Loup, ainsi que M. Hart des Trois-Rivières.

ATTENTION!!!

Le Vindicator de Vendredi dernier annonce que la Monche Hessoise qui fit tant de ravages l'année dernière, a reparu dans le District de Montréal. Elle se loge vers la racine du blé et l'herbage qui avoisine, et on ne peut la découvrir sans écarter les brins de blé ou d'herbe. Elle n'a pas encore déposé ses œufs, et on espère que le blé ne sera pas encore épié jusque ce dépôt

se fera, attendu que le grand danger vient du dépôt de l'œuf dans l'épi du grain.

Comme il est important, ajoute ce journal, de protéger la moisson contre cet insecte, on prie particulièrement les fermiers de suivre avec soin la monche dans ses habitudes, dans la vue d'établir surtout les quatre points suivants:—

1º. Quand la monche a fait son apparition?

2º. Combien de temps après a lieu la copulation?

3º. Combien de jours s'écoulent entre la copulation et le dépôt de l'œuf?

4º. Combien de jours après le dépôt de l'œuf le vers ou la larve paraît?

Ces quatre points établis, on pourrait trouver moyen de garantir le blé des ravages de l'insecte. Ainsi les fermiers trouveront qu'il est de leur intérêt de nous fournir sur ces questions tous les renseignements exacts qu'ils pourront recueillir.

Vendredi dernier nous avons eu enfin un peu de pluie dans ces environs, mais pas assez pour le besoin de la terre, qui souffre encore sur les hauteurs. La seigneurie de Lauzon n'a pas été vendue, le premier du mois courant, selon les annonces du shérif. Il paraît que les officiers de la couronne ont donné ordre d'arrêter la vente, vraisemblablement dans la vue d'offrir à la chambre d'assemblée une nouvelle chance d'empêcher cette propriété d'être sacrifiée au préjudice du public. L'exécutif a dû penser sans doute que pour que le vœu de la chambre d'assemblée et du pays à cet égard soit rempli, il faudra que le conseil législatif actuel ait été amélioré, sinon complètement remodelé.

Il a été reçu ce matin en cette ville une lettre annonçant l'arrivée de Sir John Colborne à Sorel.

MM. LEMESURIER TILSTONE & cie., offrent £50 de récompense à qui découvrira ceux qu'ont essayé de mettre le feu au quai dit quai des Prêtres, qu'ils occupent.

Dans l'intérêt des amateurs, et des pères de familles, nous croyons devoir appeler l'attention à l'annonce de M. MEAD, qui vient d'arriver en cette ville avec un assortiment splendide de Piano-forté et autres instruments de musique.

Un enfant de M. Burns, épicière, de cette ville, étant mort ces jours derniers de la morsure d'un chien enragé, les Magistrats ont donné ordre d'emmuser les chiens. Un pareil ordre devrait être permanent pour cette partie de la saison, par ce moyen on prévient aux familles des pertes cruelles. La multiplication des chiens en cette ville est devenue un abus, une nuisance. Le maître de celui qui avait mordu l'enfant de M. Burns en avait onze, dit-on. La liberté qu'on a dans cette ville d'atteler les chiens devrait être abolie. Il est trop dangereux pour les citoyens de convertir en bêtes de somme des animaux auxquels la misère et la fatigue peuvent donner une maladie aussi affreuse que la rage.

A la dernière séance trimestrielle du Bureau de Médecine tenue Lundi dernier, les membres présents étaient les Drs. Painchaud, président, Couillard, Morin, Blanchet, Blais, Blumart, Frémont, Marsden, Rousseau et Nault, secrétaire.

Deux candidats furent admis à la pratique de l'art médical: M. Sylvestre Cartier de St. Antoine, de Chambly, sur un diplôme de docteur en médecine du collège de Castleton, E. U., et M. James Dick, de Québec, après examen.

Deux élèves du collège de St. Anne, MM. Charles Dupont, et Eusèbe Hudon, furent admis à l'étude.

Extrait d'une lettre datée des Trois Pistoles le 1er Juillet 1836.

Un grand nombre, c'est à dire une bonne moitié de nos malheureux habitants, malgré leur travail, crèvent de faim, malheureusement pour eux leur avenir est loin de leur inspirer du courage; les grains courent à peine la terre, le foin et l'herbe sont littéralement brûlés par une chaleur et une sécheresse sans exemple, et pour comble d'affliction, il ne se prend point de poisson aux pêches, et on voit à peine une seule tourte.

Je suppose que la sécheresse se fait également sentir à Québec; mais dans les villes, les pauvres trouvent toujours à gagner assez pour avoir un morceau de pain. Ici, il n'y a ni chantiers, ni entreprises. Les riches d'autrefois même n'ont plus les moyens de faire l'aumône.—C'est un triste tablau n'est-ce pas? Mais il est si fidèle, non seulement pour cette paroisse, mais pour la presque totalité des paroisses voisines.

Une lettre du Détroit, en date du 20 mai, dit: " Dans l'espace des 48 heures qui viennent de s'écouler 27,000 personnes sont arrivés sur les quais de notre ville. Le Michigan va doubler sa population cette année.

AUX CORRESPONDANS.—L'écrit d'un MILICIEU DE BEAUFORT est fort pertinent, mais il lui manque d'être accompagné du nom de son auteur, condition sine qua non d'admission pour les écrits qui concernent quelque officier public.

MARIÉS.

Hier au matin à St. Roch par le Révérend M. Chiniqui, M. Augustin Vallière, à Damo Veuve Trépané.

A St. Antoine Rivière Chambly, par Messire Menard, F. Bouthillier, Ecuyer, à Demoiselle Henriette Blumhart, fille de feu George Blumhart Ecuyer de Québec.

DÉCÉDÉ.

A St. Anne la Pêraie, le deux de ce mois, Agé d'environ quatre ans, Demoiselle Marie Sophie Charay, unique enfant de feu Pierre Charay, Ecuyer, Seigneur des Grondines.

PORT DE QUEBEC. ARRIVAGES.

- 3 Juillet. Barque Saphiro, Hall, de Terrebonne, à LaMeurrier & cie. last, pilote, Lapointe. Brick Thos. & William, Reed, do. à Gilmour & cie. last, pilote, Roussel. — Trio, Conner, do. à do, pilote, F. Dorren. — Resolution, Sigsworth, do. do. pilote, A. Frozier. — Agnes, Outerbridge, Limerick, à W. Price & cie. do. 152 émigrés, pilote J. Pedick. — Buoyant, Caise, Terrebonne, à ordre, last, pilote, O. Vezina. — Wainsbeck, Young, do. do. pilote, J. Jean. — Integrity, Thompson, de Bourdeaux à ordre, do. pilote, D. Girard. Bogantin Horatio, Baker, de Gaspé, à F. Bateau, poisson, 6 émigrés du Charlotte Douglas, point de pilote. Goulette Governor Tyler, Miller, de St. Vincent, à J. Leaycraft & cie. runa et sucre, pilote, F. St. Mars. Une Golette de la Baie St. George, à S. Sheppard, poisson. 4 Brick Ring Dove, Wilmot, de Terrebonne, à Symes & Ross, last, pilote, Adon. — Diana, Miller, do. do. do. do. pilote, M. Smith. 5 — Fisher, Sewell, de Terrebonne, à Symes & Ross, last, pilote, T. Chazé. — Jane, Kendall, do do à LeMeurrier, last, pilote, P. Gourdeau.

ETAT COMPARATIF DES ARRIVAGES. Arrivages. Tonnage. Emigrés. 15 Juin 1836. 565 166,137 16,527 15 Juin 1835. 483 139,768 6,379 Différence... 82 26,369 10,149

PLUMES A ÉCRIRE. A VENDRE, 50,000 plumes à écrire, propres pour les collèges ou écoles, à bas prix. J. BUREAU. FRÉCHETTE & Cie.

BUREAU D'ASSURANCE DE QUEBEC. UNE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE des Actionnaires aura lieu au Bureau de la Compagnie en la Cité de Québec le JEDI 7me Juillet prochain, à UNE HEURE P. M. pour prendre en considération le Rapport des Directeurs, relativement aux matières renvoyées à eux par la dernière assemblée générale. Par ordre, Wm. HENDERSON. Secrétaire. Bureau d'Assurance de Québec, { 21 Juin 1836.

PIANO-FORTE. JAMES MEAD, de la maison de R. MEAD et fil., Fabricateur de Piano-Forté &c. de MONTREAL, demande à informer leurs amis et le public de Québec en général, qu'il est arrivé en cette cité, avec un assortiment splendide de Piano-Forté, tous d'une grande action, entre lesquels s'en trouvent deux perpendiculaires d'une grande beauté, et d'une qualité très supérieure, faits d'après un principe nouveau et amélioré. Le tout comprenant le meilleur assortiment qui ait jamais été offert en cette cité, et garanti tenir au climat de ce pays. Ces instruments sont bien dignes de l'attention de tous ceux qui veulent avoir ce qu'il y a de meilleur en ce genre.

... AUSSI... Quelques FLUTES splendides de six, huit et neuf clefs, toutes avec jointures et clefs d'argent; CLARINETTES de haut et quatorze clefs, et un jeu de CORNETTES d'Écosse supérieures, qu'on garantira aussi.

N. B.—Les instruments ci-dessus peuvent être vus à l'American House, (ci-devant City Hotel) immédiatement vis-à-vis de l'Eglise Ecossoise, Haute-Ville. Québec, 4 juillet 1836.

MOULIN A SCIE ET TERRE.

A VENDRE et possession donnée de suite. A une terre de 15 arpens de profondeur sur 4 arpens de front, avec un Moulin à Scies y érigé, située en la paroisse de l'Ange Gardien, au lieu nommé Laval. Le dit Moulin situé sur le bord de la Rivière Montmorency, et on s'y rend par Beauport. S'adresser au sous-séjour, propriétaire, à sa résidence, à Beauport, concession St. Michel. JOSEPH LAMOTTE.

A VENDRE.—Une Terre deux arpens de front sur trente de profondeur, situé dans la Seigneurie de Lotbinière près du fleuve St. Laurent, et à environ une demi lieue de l'Eglise, et près de la route St. Eustache, avec une place propre pour un MOULIN, et très près du chemin, avec toutes les excellentes PÊCHE à POISSON. Pour plus amples informations s'adresser à Pierre Beaudet sur les lieux. Québec, 5 juillet 1836.

A VENDRE AU QUAI NAPOLEON.

10,000 MINOTS Blé, 3 8,000 Minots d'Avoine, FRIS, BUTEAU & Cie. 4 juillet 1836.

A VENDRE PAR HENRY W. WELCH, Au Quai d'Haut.

10,000 MINOTS de BLED ÉTRANGER d'une qualité supérieure. Québec, 4 juillet 1836.

VENTE PAR ENCAN.

Par MAXHAM & BOURNE à leur magasin, DEMAIN Jeudi 7 courant, à UNE HEURE. 40 BOITES empois 20 paquets fromage anglais 12 douz. manchons de faulx 150 quarts de boîtes de cigares de la Havane imitées. 75 douz. chapeaux de feuilles de palmier 10 quarts capots de terébentine 25 do aile 25 bari's peinture noire, 50 lbs. chacun 37 do do de 28 do 4 caisses peaux de vau très supérieures Une ballé grosse toile, sans rés. rve. ... AUSSI...

7 balles } contenant imitation de toile rayé, de 3 cannes } Manchester, cantons, cassinette, coton à tabliers, padding, cotons blancs et n. blancs &c. ... APRÈS QUOI... Un assortiment général de draps, casimires, buckskins, futaines &c. 6 Juillet.

ACAJOU.

Sera vendu VENDREDI PROCHAIN, 8 courant, sur le Quai Napoléon, joignant le Quai de la Reine. SOIXANTE-HUIT pièces de très bel ACAJOU. La vente à UNE HEURE. PETER SHEPPARD. Québec, 5 Juillet 1836.